

1914 - 1918 Les civils et la Première Guerre mondiale

TRANSCRIPTION DU DISCOURS
de Raymond Poincaré, président de la République
14 juillet 1916



REMISE DES DIPLOMES D'HONNEUR AUX FAMILLES DES MORTS POUR LA PATRIE : DISCOURS DE RAYMOND POINCARE

14 JUILLET 1916

Mesdames, Messieurs,

Le gouvernement de la République a pensé qu'à cette date où la France avait coutume de célébrer tous les ans, dans les joies de la paix, l'origine de ses libertés politiques, elle voudrait encore, malgré les tristesses de la guerre, respecter une tradition qui donne une forme sensible à la conscience nationale et à l'unité de la Patrie.

Rien, sans doute, ne pouvait mieux répondre aux sentiments du pays qu'un simple hommage pieusement rendu, dans la sévérité d'une cérémonie militaire, aux soldats qui sont morts à l'ennemi et aux familles qui portent le deuil de ces braves avec une si noble résignation.

En distribuant aujourd'hui ces premiers diplômes commémoratifs, devant les régiments des troupes alliées et devant la population parisienne – pendant que, dans tous les départements de France, retentissent également les noms de quelques-uns des officiers et des hommes qui, dès le début des hostilités, sont tombés sur les champs de bataille – nous nous sommes seulement proposé d'exprimer, en des solennités graves et symboliques, la reconnaissance que gardera la nation aux généreux enfants qui sont morts pour la sauver.

A la voix de la Patrie en danger, ils se sont levés, ils ont couru aux armes, ils se sont précipités aux frontières, les jeunes comme les aînés, les fils comme les pères, ceux qui, leur service terminé, avaient repris la vie tranquille du foyer domestique comme ceux qui s'exerçaient encore dans les casernes et dans les camps, ceux qui travaillaient à l'usine comme ceux qui cultivaient les champs, ceux qui enseignaient la jeunesse comme ceux qui collaboraient à l'administration de la justice, ceux qui pratiquaient un culte religieux comme ceux qui ne priaient pas dans les temples, ceux qui étaient nés sous le ciel du Midi comme ceux qui avaient grandi sur les rives de l'Océan ou dans le voisinage de l'étranger.

Tous ont rivalisé de courage, d'ardeur et d'abnégation ; tous sont dignes de vivre éternellement dans la mémoire de leurs concitoyens. Ils ont versé leur sang pour une cause sublime, le salut de

la Patrie et l'avenir de l'Humanité, et, s'ils sont morts avant d'avoir connu la victoire finale, ils ont eu, du moins, la consolation de l'avoir pressentie et préparée.

Au moment où, frappés d'une balle ou d'un éclat d'obus, ils ont vu approcher la mort – la mort sereine et glorieuse qui accompagne les drapeaux au combat – ils ont eu, dans une minute d'émotion suprême, un tendre souvenir pour ceux et celles qu'ils aimaient ; ils ont eu aussi, n'en doutons pas, une fidèle pensée pour la France à laquelle ils donnaient leur vie et qu'ils ont entrevue maîtrisant les armées allemandes, se relevant de ses blessures et se consacrant de nouveau, dans une paix féconde, aux travaux dont l'a détournée l'agression de l'ennemi.

Avant même que se fussent complètement réalisées leurs espérances, ils ont pu, en mourant, se dire que jamais cette France n'avait brillé, parmi les nations, d'un éclat plus pur, que jamais elle n'avait mieux mérité l'admiration du genre humain et que, fille de tant de siècles, héritière d'une si haute renommée, elle avait encore trouvé dans l'héroïsme de ses soldats un surcroît de grandeur et de beauté.

Vous à qui cette guerre formidable, enfantée par l'exécrable folie de l'impérialisme austro-allemand, a infligé des pertes douloureuses, laissez-moi déposer à vos pieds le tribut de la sympathie publique. Vous aussi, vous avez, à l'égal de vos morts, des droits imprescriptibles à la gratitude du pays ; vous aussi, vous avez contribué à hausser la France dans l'estime universelle. Vieux parents qui aviez concentré dans l'amour de votre fils vos meilleures raisons de vivre, jeunes femmes qui appuyiez votre faiblesse gracieuse au bras d'un mari que vous ne reverrez plus, adolescents qui vous plaisiez à confier vos rêves d'avenir à un père qui ne reviendra point, tous, vous avez sacrifié à l'inexorable devoir les plus chers objets de votre affection. Vous avez supporté ces déchirements intimes, sans bruit, sans ostentation, sans amertume, non pas dans un esprit de renoncement fataliste, mais avec la volonté calme et réfléchie de payer une dette à la Patrie menacée. Vous avez, par votre exemple, rappelé au monde ce que vaut la France, quelles sont ses ressources d'action et ses richesses de cœur. Pendant trop d'années, elle avait été calomniée par ses ennemis et par ses rivaux ; pendant trop d'années, elle avait été méconnue par ses amis et peut-être par elle-même. Vous avez rétabli pour toujours, dans la lumière de la vérité, sa figure de fierté souveraine et de mâle énergie.

A vous surtout, Mesdames, j'adresse les remerciements émus et respectueux du pays. Vous avez montré ce qu'il y'a, chez la femme française, de flamme intérieure et d'élévation morale ; vous avez prouvé, une fois de plus, qu'elle demeure à jamais la sûre gardienne de nos traditions et l'inspiratrice des grandes vertus populaires.

Les Français avaient trop souvent donné la mesure de leur bravoure pour que personne n'osât mettre en doute leur valeur militaire. Mais, sur la foi de je ne sais quelles légendes, on les croyait

incapables des longs desseins et des efforts obstinés. Deux ans ont passé sans ébranler leur résolution et sans entamer leur constance. Ils ont gardé toutes les qualités qu'on leur reconnaissait ; ils y ont ajouté toutes celles que leur refusaient l'injustice et le parti pris.

C'est parce qu'ils se sont révélés patients et opiniâtres qu'ils ont, dès maintenant, déjoué les plans des puissances de proie. Surprise par une attaque brutale, la France s'est rapidement ressaisie. Sur la Marne et sur l'Yser, elle a victorieusement arrêté et refoulé le flot de l'invasion. Avec l'aide de ses alliés, elle a emprisonné l'ennemi dans un cercle de fer, d'eau et de feu, qu'il a vainement essayé de percer ou d'élargir, et qui commence à se resserrer sur lui. Pendant qu'il se débattait contre notre étreinte, nous nous sommes organisés pour fournir sans cesse aux combattants des canons et des obus ; le Gouvernement, les Chambres, les Commissions ont stimulé les fabrications nécessaires ; les ateliers se sont remplis d'ouvriers et d'ouvrières ; les fours se sont allumés ; des usines neuves se sont construites ; les machines multipliées se sont mises en mouvement ; la production s'est accrue : jamais trop, jamais assez ! Mais le Pays a compris, et le branle est donné.

De leur côté, nos alliés ont employé les mois qui passaient à former des armées, à les équiper, à les pourvoir d'artillerie et de munitions. La Russie, secondée par les puissances de l'Entente, s'est efforcée de donner à ses troupes magnifiques le matériel qui leur avait manqué dans les terribles rencontres de l'an dernier ; l'Italie a développé ses moyens de défense ; l'Angleterre a réalisé le prodige de faire sortir de terre des divisions nouvelles, splendides de jeunesse et d'entrain.

Les effets de la persévérance française n'ont pas été moins décisifs dans la coordination des efforts militaires. C'est parce que nous avons opposé une résistance invincible, non seulement au choc des armées allemandes, mais aux propagandes suspectes et aux campagnes de démoralisation, que les états-majors ont pu établir entre eux des accords de plus en plus précis, que les Gouvernements se sont plus étroitement rapprochés et que l'action commune a pris, avec le temps, sous d'heureuses impulsions, plus de force et d'efficacité.

Autant le pays a été, pendant ces longs mois, admirable de patience, de recueillement et de sang-froid, autant nos généraux, nos officiers, nos sous-officiers et nos soldats – que la France aime à unir dans ses éloges, comme ils sont unis dans la gloire des combats – ont droit qu'il leur soit réservé, aux plus belles pages de notre histoire, un souvenir impérissable.

Ce n'est pas exagérer, par erreur d'optique, l'importance des événements actuels et l'héroïsme dont l'armée française donne l'exemple continu que de constater que jamais, dans les annales du globe, on n'a vu, au milieu de circonstances si tragiques, une telle dépense de vigueur morale, une telle puissance d'exaltation collective, une telle hauteur d'idéal.

Que, durant d'interminables semaines, sous les feux concentrés d'une artillerie de tous calibres, sur un terrain raviné par les pluies et labouré par les obus, nos bataillons, relevant le défi de l'ennemi, aient défendu pied à pied les avancées de Verdun, sans même savoir, avant ces derniers jours, que leur endurance et leur stoïcisme allaient faciliter ailleurs les opérations combinées des troupes alliées, c'est un spectacle dont la grandeur épique dépasse tout ce qu'avait jusqu'ici connu l'Humanité. Comme tant d'autres, hélas ! de nos villes du Nord et de l'Est, Verdun n'est plus guère qu'un monceau de ruines ; mais, sur les pierres noircies de ses maisons incendiées, l'armée allemande a déjà vu, de loin, planer la victoire française.

Les empires du centre ne sauraient, en effet, garder aucune illusion sur la possibilité de réduire les Alliés à merci et d'arracher à leur lassitude une paix qui ne serait, pour le militarisme prussien, qu'un stratagème destiné à masquer les préparatifs d'une nouvelle agression. Vainement nos ennemis se penchent-ils sur cette carte militaire, qu'ils invoquaient naguère avec une orgueilleuse satisfaction ; ils s'aperçoivent maintenant avec inquiétude que sur la Somme comme sur le Styr, au pied des Carpathes [sic] comme au sommet des Alpes, les lignes de cette carte changeante se sont déjà sensiblement déplacées ; et ils savent bien, d'ailleurs, qu'il faut, pour la compléter, y joindre la carte des mers qui leur sont fermées et des colonies qui leur sont prises ; et ils savent bien aussi que la force des nations belligérantes se calcule moins d'après la position géographique des tranchées de campagne que d'après l'état des troupes combattantes et des réserves, leur capacité de résistance et d'offensive, la température morale des peuples et des armées.

Nous ne faiblirions pas, quant à nous, alors même que nous lutterions pour l'honneur seul ; mais nous luttons pour l'honneur et pour la vie. Etre ou ne pas être, voilà le poignant problème qui s'impose à la conscience des grandes nations européennes ; et, pour une libre démocratie comme la nôtre, ce serait ne plus être que de végéter péniblement dans l'ombre étouffante et malsaine d'un empire germanique assez fort pour étendre sur l'Europe entière sa lourde hégémonie.

Non ! Par le deuil des familles françaises, par le long supplice de nos régions occupées, par le sang de nos soldats, non, nous ne laisserons pas nos souffrances amollir nos volontés. Plus nous avons horreur de la guerre, plus nous devons travailler passionnément à en empêcher le retour, plus nous devons souhaiter et vouloir que la paix nous apporte, avec la restitution totale de nos provinces envahies – envahies hier ou envahies depuis quarante-six ans – la réparation des droits violés aux dépens de la France ou de ses alliés et les garanties nécessaires à la sauvegarde définitive de notre indépendance nationale.

Pour copie conforme :
Le ministre de l'Intérieur
L. Malvy



Département du Lot
Avenue de l'Europe – Regourd
BP 291 – 46005 Cahors cedex 9
Tél. : 05 65 53 40 00
Fax : 05 65 53 41 09
Courriel : departement@lot.fr
www.lot.fr